



Albert Simonin

Le Chateaubriand de l'argot

Itinéraire pas gâté d'un enfant de la Chapelle au pays des malfrats et de la langue verte.

Par Jules Magret*

L'homme est né à crédit. Une façon d'adresser un clin d'œil à Céline, le voisin de Courbevoie. Lui, Albert, c'était la Chapelle. Paris XVIII^e. On naît où on peut. C'était en 1905. Les mistoufles veillaient, tapies dans l'ombre. Bien grasses, bien vicieuses, pour vous sauter sur le rab et vous assaisonner spécial. C'est comme ça que tout commence et tout se poursuit. Douze métiers, treize misères. L'enfant de la Chapelle cherchait sa cathédrale. Un diable sans paradis. Il se nommait Simonin, à ne pas confondre avec Simenon. L'un stylisait, l'autre racontait. Pour styliser, Albert apprit le bourgeon des mots au contact de son père, fabricant de fleurs artificielles, métier qui connaissait quelques mortes-saisons, surtout quand on jouait aux courtines (champs de courses). Albert sera apprenti en électricité, courtier en perles et diamants, louchébem (boucher), marqueur de bretelles. Lorsque le père calanche, cravaché par le destin, la mère dans la foulée, Albert se retrouve orphelin à seize ans. La vie ne fait pas de cadeau, chantait Brel. L'avenir ? Que du flou. Le présent ? Que du raidard. Rien ne destine Albert à l'écriture, au romanesque, à la rédaction de scénarios revus et corrigés par Audiard. Rien ne le destine à rien. C'est la démerde. La mouise. Les expédients. Albert glande le jour, apprend la nuit et ses sortilèges, son argot, ses alcools et sa poésie, ceux de la tierce et du mitan. Il sera rédacteur dans un journal collabo, "La France au travail". Et vlan ! Cinq piges de cabane. Ça lui apprendra à en



D.R.

croquer avec les boches. À la ramasse, il tourne chauffeur de taxi. C'est là qu'il devient un as de la plume. Un cadore de la syntaxe. Cet argomuche qu'il a appris sur les traces d'Eugène Sue, et surtout dans les rades les plus blêches de la Quincampe, de la Mouffe, du Sébaste, de Ménilmuche ou de la Popinque, il va nous le restituer façon prince du vocabulaire, avec vingt-six lettres de l'alphabet astiquées de main de maître. Qu'on se le dise, c'est du nanan sur Seine. Du grisbi en barre. Dans la droite ligne de Villon, Rabelais, Jehan Rictus, Forton, Trignol et Queneau. À la sortie de "Touchez pas au grisbi", en 1953, chez Gallimard, dans la Série noire, Mac Orlan, l'auteur de "Quai des brumes", écrit que Simonin est « un précurseur dans l'art du roman policier qui, cette fois, semble s'adresser à ceux qui parlent la langue de la pègre ». Léo Malet, créateur de Nestor Burma, le surnomme « le Chateaubriand de l'argot ». Bref, le grisbi est un triomphe. Simonin obtient le Prix des Deux Magots. Chase et Cheney en prennent un coup derrière le polar. Le français non conventionnel cher à Jacques Cellard, dispensé par le gros Bébert, caracole sur des partitions où

les répliques s'arrondissent en clés de sol. C'est du mastoc. Un truc de matador. Au petit poil. Poloche assurée. Au cinéma, c'est Gabin qui tient le rôle de Max le menteur. P.38 en fouille, anathème au porte-pipes. Une réussite signée Jacques Becker. La Nouvelle vague peut aller se rhabiller. Musique de Jean Wiener, dialogues de Simonin. Le top. Dans le bouquin, on avait déjà perçu la flamboyance : « *Côté plastique, faut avouer que Lucette était un peu armée : nénés ogives indéformables, cuisses fuseau grand sport ; avec la noix rondouillarde façon bébé Raynal, et une cambrure de hanche dégradée moelleux tout ce qui se fait de plus confortable...* » Dans le film, [suite en page 2](#) ●●●



●●● ça dépote. Mélange d'argot et d'adjectifs dosés, de décalages et de précisions, de lyrisme et de sécheresse. Albert jongle avec les imprévus, Erato et Terpsichore en pogne. « *Il mettait à profit les heures vénéneuses pour raconter la vie* », écrit San Antonio dans la préface du "Hotu". Les heures vénéneuses, c'est le cinoche avec Audiard. Le premier écrit l'histoire, l'autre signe les dialogues. La grâce. On ne sait plus qui fait quoi. Ça se mêle, se sublime, se transcende. "Grisbi or not grisbi" devient "Les tontons flingueurs". Une réplique de Bernard Blier : « *Il est dingue, ce mec ! Mais moi les dingues, j'les soigne, j'm'en vais lui faire une ordonnance, et une sévère, j'veis lui montrer qui c'est Raoul. Aux quatre coins d'Paris qu'on va l'retrouver, éparpillé par petits bouts façon puzzle... Moi, quand on m'en fait trop, j'correctionne plus, j'dynamite, j'disperse, j'ventile !* » Et puis "Le cave se rebiffe". Quand Blier, incrédule, demande à Gabin, expert en fausse mornifle : « *Entre nous dab, une supposition, en admettant que j'ai un graveur, du papier, que j'imprime pour un million de biftons, et qu'on soye cinq sur l'affaire, ça rapporterait net combien à chacun ? Et Gabin de rétorquer : « Vingt ans de placard ! Les bénéfices, ça se divise. La réclusion, ça s'additionne »*. Plus tard, en 1968, c'est la trilogie des "Hotu". L'histoire de Johnny belle



* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "L'Effroi mousquetaire" aux Belles Lettres.

gueule. Macho, un brin hareng, grand sabreur devant l'éternel, toujours prêt à faire reluire une polka ou éponger un cave. Le modèle idéal d'homme déconstruit cher à ce criquet à lunettes de Sardine Rousseau... Huit ans auparavant, Simonin avait publié deux authentiques chefs-d'œuvre, plutôt romans que polars, style Bovary revu par Vidocq : "L'élégant" et "Du mouron pour les petits oiseaux". Et puis le nec, la cerise sur le gâteau : le premier tome des "Confessions d'un enfant de la Chapelle" en 1977. Une autobiographie aussi célinienne que rousseauiste, un livre enchanté et féérique, qui nous laissera orphelins de la suite. Eh oui, car pour le deuxième tome, on a été repassé, vu que le gros Albert avala son bulletin en 1980. Il allait sur ses soixante-quinze carats. Le diable était au paradis. **J.M.**

Le Cave se rebiffe, Mélodie en sous-sol, Les Tontons flingueurs, Michel Audiard-Albert Simonin, Actes Sud, 896 p., 39 €.

Le grisbi, d'Albert Simonin, La Manufacture des livres, 507 p., 21,90 €.

Le Hotu, d'Albert Simonin (trois volumes), Bibliothèque San Antonio, Fleuve Noir, 426 p., 41 €.